NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

80 N° 5 1958

L'oeuvre pastorale et spirituelle de Barthélemy Holzhauser

Paul BROUTIN (s.j.)

p. 510 - 525

https://www.nrt.be/it/articoli/l-oeuvre-pastorale-et-spirituelle-de-barthelemy-holzhauser-1967

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'œuvre pastorale et spirituelle de Barthélemy Holzhauser

Barthélemy Holzhauser est l'une des plus grandes figures de l'histoire religieuse de l'Allemagne du XVII[e] siècle. Par sa sainte vie, par la fondation de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté, il a puissamment contribué à la réforme catholique. Son œuvre l'apparente aux grands spirituels français, Bérulle, Vincent de Paul, Olier. Avec des charismes différents, il consacre toutes ses énergies à la réorganisation et à la sanctification du clergé. Comme Bourdoise, avec moins d'excentricité et plus de continuité, il se fait pour ainsi dire le pèlerin de son idée. Au prix de maintes contradictions, il la sème en Souabe, en Bavière, au Tyrol, en Franconie où il établit des séminaires ou des communautés presbytérales. Quand il meurt prématurément en 1658, l'arbre est bien planté; ses disciples immédiats, ses premiers compagnons, l'arroseront de leurs peines et de leurs travaux et, à la fin du siècle, sous le supériorat de Jean Appel, le grain de sénevé sera devenu un grand arbre. Puis, après ce succès relativement rapide, sans même qu'il y eût à l'intérieur de l'Institut le moindre germe de division, survient un déclin et une éclipse totale. On dirait que l'idéal de Barthélemy Holzhauser est trop élevé pour durer et passer à l'état d'institution dans l'Eglise des temps modernes. Et cependant, au XIX[e] siècle, on se retourne vers lui, de France comme d'Allemagne, d'Italie comme d'Espagne. Périodiquement, son nom est évoqué comme un signe, non pas seulement par les historiens *laudatores temporis acti*, mais par des hommes d'avant-garde et des restaurateurs de premier plan. Malgré toutes les difficultés auxquelles elle se heurte, l'idée de la vie commune ne meurt pas dans le clergé séculier, elle trouve toujours des partisans dans tous les rangs et dans tous les lieux; et ceux-ci prononcent toujours le grand nom de Barthélemy Holzhauser. N'est-ce pas qu'en dépit des dénis de l'expérience, celui-ci a tenu un point essentiel de la tradition pastorale de l'Eglise? N'est-ce pas qu'il a eu une intuition juste et profonde de la perfection de la vie sacerdotale? N'est-ce pas qu'il a conçu, vécu, semé une authentique idée de Dieu? N'est-ce pas que, prophète du passé, sans éclat et sans gloire dans son pays, il a tenu une clé de l'histoire toujours difficile à manier? C'est le sens mystérieux mais incontestable de sa vie, de son Institut et de ses écrits personnels [1].

1. A notre connaissance, il n'existe pas de vie complète de B. Holzhauser. Pour en composer une de valeur critique, il faudrait envisager tous les aspects géographique, politique, sociologique des diocèses où le fondateur a travaillé. C'est toute une histoire de la Réforme pastorale en Allemagne au XVII[e] siècle

I. LA VIE

Il est né le 24 août 1613, à Laugna, près d'Augsbourg, de parents pauvres, pieux, honnêtes et travailleurs. Quatrième enfant d'une famille qui devait en compter onze, il trouve, au foyer natal, la foi et les mœurs chrétiennes des saints anonymes. On y vit évangéliquement de pauvreté, d'un métier et de confiance en Dieu. De bonne heure, l'enfant témoigne d'une intelligence éveillée et d'une conscience délicate. Il veut étudier : qu'il aille donc à Augsbourg en 1626, sa mère mendiera le lin dont elle lui confectionnera un manteau et son père, cordonnier, lui mettra aux pieds les meilleures chaussures. A Saint-Martin, il y a une école gratuite mais, pour avoir du pain, il faut aller chanter aux portes des maisons riches et tendre la main. Voici une épidémie de peste et le jeune écolier en est frappé; mais que ne peut la prière d'un tel enfant? La santé recouvrée, il rentre pour un temps à Laugna où la détresse est vraiment trop grande. Deux ans plus tard, la maison des prébendes de Neubourg lui ouvre un asile inattendu; de 1628 à 1633, mi-étudiant, mi-domestique au service de curés qui l'exploitent, il apprend la grammaire et les lettres. Enfin, à l'Université d'Ingolstadt, pendant sept ans, il se met à la philosophie et à la théologie : le 9 mai 1636, il prend ses grades en philosophie; Donabaur, un compagnon d'études riche et vertueux, futur franciscain, lui assure le couvert et le gîte. Les jésuites Lyprand et Braier, qui prisent ses talents autant que sa piété, lui donnent une formation doctrinale dont l'avenir donnera réponse, et le P. Simon Félix lui enseigne une théologie morale évangélique. Barthélemy trouve en la personne du premier un vrai père spirituel. Tout en l'initiant très fortement à la spiritualité ignatienne, ce religieux avisé ne tarda pas à discerner chez

---

que nous appelons de nos vœux. A défaut de cet ouvrage qui ne peut manquer de venir, il y a un certain nombre de livres et d'articles qui méritent attention. Ils s'inspirent tous de la *Brevis delineatio vitae eximii servi Dei B. Holzhauser* (Mayence, 1663) et de la *Vita del ven. servo di Dio B. Holzhauser* (Rome, 1704; Monza, 1897) composées par un Bartholomite. De cette *Vita* viennent une traduction latine (Ingolstadt, 1707, 1723; Mayence, 1737, 1762; Bamberg, 1784, 1799) et des éditions allemandes (Augsbourg, 1813; Ratisbonne, 1840). En français, il faut noter : P. Gaduel, *La perfection sacerdotale ou la vie et l'esprit du serviteur de Dieu, Barthélemy Holzhauser* (Orléans-Paris, 1861; 1868); L. Tresvoux, *La vie de Barthélemy Holzhauser* (Paris, 1836); O. Coppin, *Barthélemy Holzhauser* (Tournai, 1892). Dans les dictionnaires et encyclopédies, on trouve de bons articles dans *Kirchenlexikon* (Hündhausen), t. VI, col. 183-196; *Lexikon für Theologie und Kirche* (M. Arneth), t. V, col. 123; *Enciclopedia cattolica* (C. Testore), t. VI, col. 1487; *The Catholic Encyclopaedia* (F. Mersman), t. VI, col. 439-440. Au mot *Bartholomites, Dict. Hist. Géog. eccl.*, t. VI, col. 1039; Hélyot, *Dictionnaire des ordres religieux*, t. III, col. 138 sq.; Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholische Kirche*, t. III, p. 253-257. Enfin il faut signaler les articles de F. Busam dans *Studien und Mitteilungen aus der Benedictiner- und Cistercienser Order*, 1902, de Mederer dans *Annales Ingolstadianae Academiae*, Ingolstadt, 1872, t. II, pp. 273, 319, 330; t. III, p. 17; et les articles de M. Arneth dans les publications de l'*Unio Apostolica*, 1929-1932.

son dirigé une mission extraordinaire dans l'Eglise. Il n'a aucun doute sur la vocation sacerdotale d'Holzhauser ; par ses aspirations et ses vertus, il a toujours été d'Eglise et sa vie s'oriente tout droit vers l'autel. Il y monte pour la première fois le jour de la Pentecôte 1639 en l'église Notre-Dame de la Victoire à Ingolstadt, où il a été ordonné par l'évêque d'Eichstaedt le 12 juin. Puis, ce sont les premiers ministères de jeune prêtre, les confessions à l'église Saint-Maurice et les catéchismes à Notre-Dame. Entre-temps il achève sa théologie par sa licence qu'il passe le 14 juin 1640. Déjà à cette époque l'idée d'un institut de prêtres séculiers vivant en communauté a germé dans son esprit. Le P. Lyprand partage si bien ce dessein qu'on l'accusera plus tard d'en avoir été l'inspirateur.

Bien plus importantes furent les rencontres de Barthélemy Holzhauser avec ses premiers compagnons, Georges Kettner, un co-théologien d'Ingolstadt, Georges Gündel, curé de Mailing, et Michel Rottmayer, curé de Leinting. Quand ces trois coopérateurs eurent mis en commun toutes leurs aspirations, on peut dire que le nouvel Institut était virtuellement conçu. Restait à lui trouver un lieu de naissance. Barthélemy Holzhauser songea-t-il au diocèse d'Eichstaedt? Les ravages qu'y causait alors la guerre de Trente Ans n'y favorisaient pas son entreprise. Il dirigea ses pas vers Salzbourg. Il fit route par Geisenfeld où, dans un monastère, il trouva les deux filles du Docteur Weizerieger pour qui, dans la suite, il écrivit un opuscule sur l'*Amour de Dieu* ; Geisenhausen où il gagna à son idée le curé, Léonard Siberer ; Ottingen où il confia son avenir à la Vierge. Arrivé à Salzbourg, il offrit ses services au diocèse. En juillet 1640 mourut le titulaire de la collégiale Saint-Laurent à Tittmoning ; c'était le poste idéal pour Holzhauser. J. C. de Lichtenstein, évêque de Chiemsée, suffragant de Salzbourg, qui présidait le conseil archiépiscopal, le lui donna. Au fur et à mesure que des canonicats furent vacants, il les confia aux compagnons du nouveau curé, auxquels s'ajoutèrent Martin Walraff, André Rittler, Joachim Widemann, Martin Gerhaher, Matthieu Talmann, Jean-Jacques Sturm. Les autres chanoines de Saint-Laurent firent d'abord à ces étrangers un accueil très froid, puis se laissèrent gagner par leur droiture, leur désintéressement et leur charité.

C'est sous cette forme de vie canoniale et dans le cadre paroissial que commença l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté. On les appela plus tard les bartholomites ou les communistes.

On se représente mal aujourd'hui cette paroisse-collégiale avec son clergé nombreux, instable, formé d'éléments hétérogènes. On comprend mieux le succès du jeune curé, dans le zèle de ses trente-trois ans, gagnant par ses prédications et ses catéchismes l'estime et la confiance de ses paroissiens. Ils ne le conservèrent pas longtemps. L'évêque de Chiemsée, qui s'y connaissait en hommes, le nomma en **1642 doyen de Laukenthal (alors Léoggenthal) et vicaire forain du**

district. Barthélemy Holzhauser arriva ainsi en Tyrol le 2 février, accompagné de M. Rottmayer et laissant ses autres compagnons à Tittmoning. Il se mit à l'œuvre dans son nouveau champ d'apostolat. Prédication suivie de la parole de Dieu, administration liturgique des sacrements, ordonnance du ministère par le *liber status animarum* suscitèrent dans la paroisse un renouveau bien nécessaire. La faveur de J. C. de Lichtenstein le secondait dans ses initiatives. Cette bienveillance eut son revers quand, le 1er décembre 1643, l'évêque protecteur mourut brusquement. Des provisions promises furent supprimées, des nominations prévues révoquées, l'union de l'Institut à la collégiale de Tittmoning remise en question. C'était l'heure de la revanche des médiocres.

Elle ne brise pas l'élan du fondateur dont le rayonnement gagne en étendue ce qu'il perdait en influence particulière. Avant la mort de son bienfaiteur, il avait, en la chapellenie dite *des bourgeois*, fondé à Salzbourg un séminaire avec M. Rottmayer à sa tête. Désormais, c'est dans ce cadre qu'il présentera son Institut aux évêques qui voudront s'y intéresser. Les difficultés qu'il rencontra ne l'empêchent pas de remplir ses charges de curé et de doyen. Il visite fréquemment les curés de son district, leur vient en aide, offre à celui-ci un secours, préserve celui-là d'un faux pas. Tous reçoivent chez lui le plus fraternel accueil et plus d'un se sent gagné à l'idée communautaire par les bienfaits qu'il en ressent. Lorsqu'en 1649, la famine désole le Tyrol, Barthélemy Holzhauser organise le ravitaillement des sinistrés. Il sacrifie ses dîmes, vend son blé à ceux qui peuvent payer, le laisse à prix réduit à d'autres, en fait aumône aux pauvres. Il députe l'un des siens, Georges Eberlé, auprès du duc de Bavière pour obtenir une importation de grains. Sa demande est d'autant plus délicate que le fléau sévit aussi en Bavière. Il obtient cependant une provision de 375 sacs de céréales. Pendant l'hiver, 43 voitures pénètrent en Tyrol en une seule journée. Le bon pasteur veille au pain quotidien de ses paroissiens.

Aussi furent-ils déçus quand, en 1655, il les quitta pour s'agréger au diocèse de Mayence comme curé de Bringen. L'Institut des clercs séculiers vivant en communauté s'était déjà développé dans cinq ou six diocèses différents, quand le fondateur prit cette résolution. Il lui en coûtait sans doute.

Mais de plus fortes raisons militaient en faveur de l'archevêque de Mayence. Toute la Franconie s'ouvrait aux initiatives pastorales d'Holzhauser tandis que les communautés de Salzbourg et du Tyrol étaient suffisamment affermies pour se passer de lui. Il s'établit donc à Bringen en compagnie de C. Kühner, de E. Weinberger, et de J. Widemann. Avec eux il renouvela les expériences pastorales antérieures. Missions, prédications et catéchismes, donnent à la paroisse un nouvel élan. Une petite école est fondée sur le type des *scolae*

vernaculae. Tous les espoirs semblaient permis. Ils furent bientôt brisés. Au début de mai 1658, Barthélemy Holzhauser fut subitement atteint d'une fièvre qui mit ses jours en péril. Les principaux membres de l'Institut accoururent à son chevet. Ce fut pour recueillir son testament spirituel et ses dernières recommandations. Il mourut le 20 mai 1658 et fut enterré à l'église de Bringen. C'était une grande figure sacerdotale qui disparaissait de l'Eglise terrestre. « *Vir exemplarissimus, spiritu ecclesiastici et animarum zelo plenus, omnium virtutum choro ornatus, praesertim vero simplici humilitate et humili simplicitate excellens.* »

II. L'INSTITUT

L'Institut des clercs séculiers vivant en communauté, fondé par Barthélemy Holzhauser, est un des nombreux essais qui ont été faits au cours de l'histoire de l'Eglise pour organiser au mieux le clergé pastoral dans son état et dans ses fonctions, pour amener ses membres au plein épanouissement de leur vocation dans un milieu de fraternité sacerdotale, à la pratique de vertus solides et parfaites et à l'équilibre de la vie contemplative et de la vie active. Le but de l'Institut est ainsi défini dans le préambule des Constitutions :

La fin qu'on s'est proposée dans cette forme de vie cléricale n'a pas été d'établir un ordre religieux ni d'introduire dans l'Eglise un institut qui, dans le fond, fût nouveau. Les clercs séculiers vivant en communauté n'ont pas d'autre pensée que d'embrasser purement le très saint état ecclésiastique fondé par Jésus-Christ et pratiqué par les apôtres et cela sous la pleine et immédiate autorité des Ordinaires, sans aucune exemption. Pour conserver individuellement et plus saintement la pureté primitive et naturelle de cet état sacré, les prêtres qui adoptent cette forme de vie, selon les anciens canons de l'Eglise, vivent ensemble par deux ou trois, ou en plus grand nombre, sans permettre qu'aucune femme habite à l'intérieur de leurs maisons, et sous la direction et surveillance domestique d'un supérieur. De plus ils mettent en commun tous leurs revenus ecclésiastiques pour être employés à l'entretien des membres et en pieux usages. Ainsi ils se rendent plus aptes à procurer avec zèle et abondance de fruits leur salut éternel et celui des âmes confiées à leurs soins.

Quatre points bien déterminés spécifient cet état de vie et lui donnent, dans l'extrême variété des institutions analogues, sa valeur originale : *vita in communi, de communi, separatio mulierum, oboedientia.* Ce fut le coup de génie d'Holzhauser, disons mieux son charisme personnel, de condenser ainsi un idéal de vie parfaite en ces quatre points particuliers. C'était, au mieux des temps, la transposition des vertus religieuses : pauvreté, chasteté, obéissance, dans le cadre de la vie pastorale.

Cette forme de vie parfaite différait de la « religio » sur un point essentiel : elle ne comportait pas de vœux. Non que Barthélemy Holz-

hauser ne les estimât à leur prix mais ils n'entraient ni dans la grâce ni dans les exigences de son Institut. Quand le 21 novembre 1642, lui et ses premiers compagnons prirent des engagements devant le Seigneur, ils firent un vœu de stabilité dans l'Institut avec l'intention de le renouveler tous les deux ans. Craignant ensuite que cette profession et cette rénovation ne prêtassent à confusion et aux yeux du public leur donnassent l'apparence d'une congrégation religieuse, ils substituèrent au vœu une simple promesse, confirmée par serment et faite une fois pour toutes. On sent la modernité de cette formule. Elle a fait ses preuves pendant un siècle et demi, du vivant du fondateur et après sa mort.

La collégiale Saint-Laurent de Tittmoning fut, on l'a dit, le berceau de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté. Les conditions de cette première expérience réunirent les meilleures chances de succès : l'appui de l'évêque, la rencontre de coopérateurs d'une valeur exceptionnelle, le cadre de vie — un chapitre — relativement facile à organiser. Dans ces conditions les constitutions naissent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, la générosité du premier élan facilite toujours les débuts. Vie de prière et vie d'apostolat s'équilibrent par le souffle de l'Esprit qui anime tout. Exercices de piété et règles communes passent d'emblée dans la vie de chaque jour. C'est le stade primitif de tous les instituts et de tous les ordres. La mort de l'évêque de Chiemsée ne ralentit pas la ferveur ; l'*epistola fundamentalis* que Barthélemy écrit alors aux siens en est le gage ; le séminaire de Salzbourg et le presbytère de Laukenthal, surtout après l'entrée de Weissender et de Rieder, permettaient de prévoir l'extension de l'Institut. Les nouvelles fondations allaient s'égrener au hasard providentiel des circonstances.

En avril 1644, un pèlerinage à Einsiedeln amena Holzhauser au pays des Grisons. L'évêque de Coire, Jean VI Flugy d'Aspremont, fut vite gagné à sa cause et, le 17 avril, il écrivit une lettre à son clergé pour lui révéler sa découverte et appeler les nouveaux apôtres dans le diocèse. Feldkirch était précisément en quête d'un directeur et de professeurs pour le collège. Le prélat envoya son visiteur aux magistrats qui lui firent excellent accueil. Il fut convenu que deux de ses sujets viendraient et que la ville les prendrait en charge. De retour à Laukenthal, Holzhauser s'apprêta à détacher de Tittmoning M. Walraff et B. Lechlé. Au préalable ils devaient offrir la démission de leur canonicat à l'évêché de Salzbourg et obtenir la permission de quitter le diocèse. L'affaire semblait sans difficultés. En fait elle échoua. La démission des deux chanoines fut d'abord retardée. Quand, sur intervention d'Holzhauser, elle fut acceptée, les magistrats de Feldkirch, lassés par les délais, avaient installé d'autres professeurs.

Le projet d'établir un séminaire à Friedberg dans le diocèse d'Augsbourg n'eut pas meilleur résultat. L'entreprise était chère au fonda-

teur : Augsbourg était son diocèse d'origine, la Bavière était en plein renouveau chrétien et l'évêque, Henri de Knoeringen, ardent promoteur des séminaires. Auprès de Barthélemy Holzhauser, le curé de Friedberg se fit un auxiliaire dévoué : il acheta au prix de 5000 florins une propriété avoisinante. Peine perdue : l'affaire échoua et Holzhauser dut revendre à perte l'immeuble qu'il avait acquis. Il ne se tint pas pour battu et cette fois paya d'une audace extrême. Il adressa au chapitre de la cathédrale le plan et les règles de son Institut et demanda d'établir une communauté dans le diocèse. Pour que sa supplique eût plus de chance d'être agréée, il pressentit un à un les chanoines. L'un d'eux, J. C. de Freyberg, dont l'avis était d'un grand poids, le tint en échec. Il s'éleva contre ce projet, prétendant « qu'une telle communauté ecclésiastique ne manquerait pas, avec le temps, de vouloir se rendre « exempte ». L'objection ne tenait pas puisque précisément l'Institut faisait profession de vivre sous l'étroite dépendance des Ordinaires. La demande d'Holzhauser fut rejetée. En vain, sur son lit de mort, le seigneur de Rechberg, prévôt d'Elvach, supplia-t-il celui qui était son demi-frère, de revenir sur son opposition. Par complaisance pour le mourant, M. de Freyberg garda la mémoire de Barthélemy Holzhauser mais sans plus de considération. On eut pu croire que l'affaire était enterrée. Dix ans plus tard, elle eut son rebondissement et ce fut l'opposant si obstiné qui la fit aboutir.

En 1654, il reçut un jour la visite de F. L. Fauste de Stromberg, prévôt de la cathédrale de Würtzbourg et doyen de Combourg qui lui vanta l'œuvre des bartholomites au séminaire de Saint-Kilian. Le prévôt d'Elvach se souvint des recommandations de son frère. Il voulut revoir la supplique du fondateur : on fouille en vain les tiroirs de son bureau quand soudain on aperçoit le chien de la maison qui lacérait un chiffon de papier ; c'était le document recherché ! Devenu évêque d'Augsbourg en 1669, J. C. de Freyberg appellera dans son diocèse les fils de Barthélemy Holzhauser, leur confiera un grand nombre de paroisses et le séminaire de Dillingen.

A Ratisbonne, l'introduction des bartholomites rentre dans les grandes œuvres de F. G. Wartenberg, l'un des grands évêques réformateurs allemands au XVII^e siècle. Chose étrange ! un siècle après le concile de Trente, sans doute par suite des difficultés créées par la guerre de Trente Ans, il administrait avec Ratisbonne, les évêchés d'Osnabruck, Minden et Verden. Son génie d'organisateur pourvoyait à tout. N'écoutant que sa conscience et son devoir de pasteur, il avait montré par son *Academia carolina* combien il tenait à la formation de son clergé. Il s'appliquait à sa rénovation par les synodes et les visites des églises dévastées. Dès 1650, il était entré en relations avec Barthélemy Holzhauser et il convint avec lui qu'au mois de septembre de cette année-là un groupe de ses disciples prendrait en mains **à la fois la direction du séminaire et l'administration de la paroisse**

Saint-Udalric. L'affaire était d'importance : elle fut confiée à M. Rottmayer qui avait fait ses preuves au séminaire de Salzbourg et qui était alors curé d'Erdingen. L'établissement à Ratisbonne paraissait facile ; un incident vint tout compromettre. L'archevêque de Cologne étant mort, au début de septembre, l'évêque de Ratisbonne se rendit à ses funérailles, non sans avoir averti son conseil des dispositions prises auparavant. Mais au lieu de rentrer chez lui après les obsèques du prince-électeur, F. G. de Wartenberg se rendit en Westphalie pour visiter ses évêchés de Minden et de Verden. Son absence se prolongea pendant deux ans ! Il n'en fallut pas plus pour qu'un courant d'opposition s'éleva contre le projet de fondation d'un séminaire et contre les étrangers à qui on voulait le confier. Le vicaire général qui administrait le diocèse au nom de l'évêque se vit débordé par les remous de l'opinion. Rottmayer sentant le terrain se dérober sous ses pieds crut plus sûr de garder sa paroisse d'Erdingen. Weissenrieder vint d'Ingolstadt pour le remplacer. L'opposition redoubla : pour décourager les séminaristes, on alla jusqu'à les obliger à assister à l'office choral. Ils quittèrent la maison l'un après l'autre et Weissenrieder repartit d'où il était venu. F. G. de Wartenberg écrivait lettre sur lettre aux membres de son conseil pour leur reprocher leur conduite mais il était loin ! Quand il rentra à Ratisbonne, l'œuvre du séminaire était compromise. Tardive réparation : en 1653, il écrivit une lettre pastorale à son clergé sur l'institut d'Holzhauser qui fonda plusieurs communautés presbytérales.

Les derniers essais de fondations du vivant d'Holzhauser se passent en Franconie. Une fois encore, l'occasion est imprévue. L'homme providentiel est un réformateur de premier plan ; celui que ses contemporains appelaient le Salomon de l'Allemagne, J. P. de Schönborn, archevêque de Mayence, évêque de Wurtzbourg et duc de Franconie. En 1653, il se rendait à la diète d'Empire que Ferdinand III avait convoquée à Ratisbonne quand un accident de voyage le força à prendre les eaux à Kastein. Après sa guérison, il poursuivit sa route, en passant par Salzbourg et Tittmoning. Le comte C. de Lichtenstein signala à son attention la collégiale des clercs séculiers.

L'auguste visiteur en fut émerveillé : il fit mander Léonard Sibérer qui était doyen de Saint-Laurent, prit un tel intérêt à l'Institut que Barthélemy Holzhauser jugea opportun de le joindre à Ratisbonne en compagnie de Rottmayer. Après quelque attente, il fut reçu avec empressement : J. P. de Schönborn lui offrit le séminaire de Saint-Kilian dans le diocèse de Wurtzbourg. Après réflexion, il fut décidé que trois prêtres de l'Institut se rendraient à fin novembre à Ratisbonne, d'où ils partiraient pour Wurtzbourg en compagnie de M. de Saal, doyen de la cathédrale de Mayence. Pour cette mission délicate, Holzhauser désigna U. Rieder, A. Burckhardt et J. Weissenrieder. Ils

n'arrivèrent à destination qu'à fin janvier 1654. M. de Saal les installa et, sur le point de repartir, fut pris de rhumatismes. Ce contretemps fut opportun. Une sourde opposition se dressa contre l'archevêque et contre ses mandatés. La présence de M. de Saal tient en respect les esprits montés qui désarmèrent à l'arrivée du grand prélat en la fête de la Pentecôte. Ce fut l'une des affaires les plus difficiles qu'il ait eu à régler pendant son long et fécond ministère pastoral. Par une habile fusion avec les séminaristes d'Ingolstadt introduits dans la place, le séminaire de Saint-Kilian trouva son organisation. Pour donner satisfaction à l'opinion et fortifier le crédit des bartholomites, l'archevêque de Mayence envoya B. Nihusius faire une enquête à Ingolstadt. Son rapport fut des plus élogieux.

C'est ainsi qu'à la mort de Barthélemy Holzhauser, en dépit de toutes les contradictions et de tous les échecs apparents, l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté avait des bases solides dans les diocèses de Salzbourg, Chiemsée, Freising, Eichstaedt, Wurtzbourg et Mayence. Nulle part, sans doute, le nombre de ses membres n'était très grand. Mais l'expansion ne cessa de croître après la mort du fondateur. En 1663, l'Institut pénétra à Augsbourg, en 1668 à Passau, puis à Ratisbonne, Worms, Spire, Prague. En 1662, le séminaire de Mayence, en 1665, celui de Dillingen, passèrent aux mains des bartholomites. Le premier resta sous leur direction pendant un siècle. De Salzbourg le séminaire revint à Ingolstadt et demeura jusqu'en 1783 un centre de rayonnement de l'Institut. En 1771 on pouvait y compter soixante-trois bartholomites en service. A Breslau et à Prague, pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, on les trouve, soit comme recteurs, soit comme desservants dans les paroisses. En 1674, on suit leurs traces dans le diocèse de Gran en Hongrie. L'archevêque Georges Szèlepcsénni les recommande à ses suffragants en 1678. A Vienne et à Munich, la sympathie pour les clercs séculiers était encore plus manifeste. A l'instigation de l'empereur Léopold I^er^ et de Maximilien Philippe de Bavière, Innocent XI confirma les constitutions par deux brefs en 1680 et en 1684. Le pape fit ouvrir une maison à Rome où commença à résider le supérieur général de l'Institut. En 1680, il écrivait aussi aux archevêques de Mayence, de Salzbourg, de Gran et de Vienne et aux suffragants de leurs provinces de favoriser le recrutement de l'Institut d'Holzhauser et de le recommander à la faveur des princes. Il renouvela ses instances en 1685 par deux brefs, l'un du 9 février, l'autre du 16 avril. Cette bienveillance papale n'était pas sans raisons d'opportunité. Malgré son expansion, l'Institut des clercs séculiers ne recevait auprès du clergé qu'un accueil discuté. Les troubles politiques antérieurs et extérieurs étaient peu favorables à son développement. Beaucoup d'évêques hésitaient à leur accorder pleine confiance. Ils craignaient que, par leur supérieur général résidant à Rome, les clercs séculiers n'échappassent peu à peu à leur autorité, que l'Institut se dé-

robât à leur juridiction et par ses riches revenus n'en vînt à s'établir en ordre particulier au-dessus des églises locales. Ils appréhendaient que dans leur clergé, entre les prêtres de l'Institut et les autres, ne surgissent discussions, querelles et scissions. Ils redoutaient enfin que la protection des princes séculiers ne donnât lieu à des interventions du pouvoir civil contre leur puissance épiscopale.

Tous ces griefs, humainement inévitables, prirent corps dans les difficultés qui surgirent dans le diocèse de Wurtzbourg sous l'épiscopat de Philippe de Dernbach. Par ressentiment personnel contre certains supérieurs locaux, le 30 octobre 1679, il avait supprimé l'Institut dans son diocèse. A l'été 1680, il voulut soumettre les anciens membres à un serment particulier, sous peine de perdre leur emploi ; et il étendit cette mesure aux séminaristes. Le supérieur diocésain, futur supérieur général, E. Hoser, ainsi que le doyen de la cathédrale et deux chanoines de Wurtzbourg, opposèrent une fin de non-recevoir. Au séminaire, le 12 juillet pendant la sainte messe, eut lieu la prestation solennelle. Le recteur, G. Herlet, et quinze séminaristes prêtèrent serment ; le sous-directeur, P. Braun, et huit séminaristes le refusèrent et quittèrent la place. Parmi eux plusieurs se réfugièrent en Pologne ; dans la suite, trois furent professeurs de séminaire et un autre mourut missionnaire en Courlande. Après la mort de P. de Dernbach, le 22 avril 1683, son successeur, C. G. von Wernau, par décret du 2 avril 1684, amena l'Institut à des modifications et à des restrictions qui diminuèrent son influence. Malgré la sollicitude du pape et de l'empereur, l'Institut ne fait que végéter en Autriche-Hongrie, en Bohême et même en Bavière et dans les autres provinces allemandes. Seul le diocèse de Mayence lui offre un vaste champ d'expansion, au prix d'ailleurs de modifications importantes.

En France, en 1680, le cardinal Toussaint de Forbin-Janson, évêque de Beauvais, fit imprimer les constitutions de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté et les envoya à tous les évêques du royaume. De Rome, le cardinal de Norfolk les envoya aux catholiques d'Angleterre et d'Irlande et le cardinal Altieri écrivit une lettre pastorale aux évêques et au clergé pour leur recommander l'Institut d'Holzhauser. Il ne trouva faveur dans aucun de ces pays. En 1682 des prêtres de l'Institut prirent la direction d'un séminaire à Gérone en Espagne. En 1683 ils pénétrèrent en Pologne où en 1685 le Reichstag les eut en considération. Cette fois, ce fut un succès : ils furent nombreux dans les diocèses de Posen, Luck, Kratau, Limberg, Kaminiec, Vilna, etc. Ils exercèrent une activité fructueuse dans les séminaires de Warschau, Janowic, Kiel, Vilna. En 1770 il y avait encore en Pologne trois séminaires florissants dirigés par les fils d'Holzhauser. De même, en Sicile, spécialement dans le diocèse de Palerme, l'Institut fut prospère en 1680 et ses membres en petit nombre s'y maintinrent jusqu'en 1772.

Dans les trente dernières années du XVIII[e] siècle, l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté s'éteignit peu à peu dans tous les diocèses où il avait pénétré. Le dernier vestige de l'œuvre de Holzhauser était le séminaire qu'il avait fondé à Ingolstadt en 1649 et qu'on avait appelé le *Bartholomäum*. En 1800 il fut, avec l'Université, transféré à Landshut et en 1804 supprimé par le gouvernement bavarois.

Quel est le bilan de toute cette histoire? Un critique ne manquerait pas d'être sceptique sur les résultats. Il faut être moins sévère si l'on veut être plus juste et tenir compte des difficultés rencontrées et surmontées. Le recrutement de l'Institut d'Holzhauser fut toujours insuffisant et l'organisation instable. Rarement les clercs séculiers vécurent dans des circonstances qui leur permissent de garder intégralement les Constitutions et de profiter des avantages de la vie commune en paroisse. Au XVIII[e] siècle, cette vie commune fut un esprit plus qu'une réalité. L'Institut devint une fraternité sacerdotale dont les membres sentaient leur solidarité par un règlement, des applications de messes, des prières communes. Ils gardaient un comportement de vie très digne et tenaient à la régularité des maisons bien organisées. Jusqu'à la fin, ils firent preuve de cette perfection très réelle, et comptèrent dans leurs rangs de nombreux prêtres saints et zélés.

D'après deux catalogues — incomplets — conservés aux archives de l'évêché de Mayence, l'Institut d'Holzhauser compta, entre 1658 et 1790, 1595 membres ainsi répartis : Mayence 902, Freising 92, Augsbourg 86, Worms 63, Ratisbonne 44, Salzbourg 78, Wurtzbourg 35, Spire 35, à Passau, Eichstaedt, Trèves, 62, à Prague et quelques évêchés de Bohême 168, à Palerme et dans quelques évêchés italiens 30. Strasbourg et Constance ne sont pas signalés.

La plupart de ces prêtres travaillèrent dans les paroisses comme curés, desservants ou chapelains. Beaucoup se consacrèrent à l'éducation des clercs dans les séminaires ou à celle du peuple dans les villes et les villages. Certains furent professeurs d'Université ou écrivains. Un petit nombre remplit de hautes charges ecclésiastiques. Du petit groupe qui, en 1656 et dans les années suivantes, était établi à Wurtzbourg et à Mayence, quatre montèrent aux grands honneurs : A. Birnbeck († 1679) comme chancelier de l'Université de Mayence, J. G. Rhüner († 1685) comme évêque auxiliaire de Freising, E. Weinberg († 1703) comme évêque auxiliaire de Wurtzbourg, et M. Stark († 1709) comme évêque auxiliaire de Mayence. Evêques de Mayence encore, A. Scheerauer († 1733), C. Nebel († 1769), L. P. Behlen († 1777) ainsi que l'évêque auxiliaire de Worms, J. A. Wallreuter, avaient appartenu à l'Institut d'Holzhauser. Neuf supérieurs généraux vinrent après le fondateur. Ce sont : G. Gündel († 1666), M. Rott-

mayer († 1681), E. Hoser († 1693), J. Appel († 1700), S. Wittmann († 1725), A. Kippel († 1730), M. Kerschel († 1742), L. Gastel († 1767), J. C. Hunold († 1770).

Au XIX[e] siècle, trois grandes tentatives ont été faites pour ressusciter l'œuvre de Barthélemy Holzhauser. En 1858, Mgr Ketteler, évêque de Mayence, en 1863, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, Mgr Simor, cardinal archevêque de Grau, ont, en d'excellentes lettres pastorales, représenté à leur clergé l'idéal magnifique vécu par le curé de Bringen. Pie IX et Léon XIII les ont soutenu de toute leur autorité dans cette œuvre de restauration cléricale. Ces appels des grandes voix de l'Eglise sont restés sans échos ou du moins sans lendemain. Les vues optimistes de l'abbé Hetsch, au cours de son voyage en Allemagne, ne se sont pas réalisées.

« En Westphalie, écrivait-il, les institutions de Holzhauser ont réuni dès 1854 une partie du clergé. Dans les diocèses de Munster et de Paderborn, il existe des associations florissantes... Les diocèses de Mayence et de Limbourg (en) comptent également. Dans le grand duché de Bade (à Fribourg) près de cent prêtres se sont également réunis d'après les idées d'Holzhauser... Le clergé du Wurtemberg commence à subir, en partie au moins, l'influence de ces idées... L'œuvre du saint prêtre n'est pas morte avec lui, plus heureuse que tant d'autres associations établies dans le même but... »

Le P. Hetsch faisait ces confidences enthousiastes à ses amis d'Orléans. Le chanoine Gaduel, vicaire général de Mgr Dupanloup et son porte-voix, était alors le grand héraut de la cause de la vie commune dans le clergé [2]. Il avait traduit, dans le style édifiant de l'époque, la

2. Dans une série de sept articles parus dans l'*Ami de la Religion*, de février à juin 1851, sous le titre *De la vie commune dans le clergé séculier*, il expose sa pensée avec autant d'optimisme que de clarté. Dans les trois premiers articles, il rappelle dans quels cadres B. Holzhauser a établi son Institut : les séminaires, les paroisses et les maisons de retraite. Dans les trois suivants, il cherche selon quels modes cet Institut pourrait être restauré; il préfère nettement la forme diocésaine à une forme plus générale. Il croit que, Dieu aidant, cette restauration est possible, « facile même », dit-il; les six conditions qu'il pose rendent son lecteur moins confiant : l'importance et la valeur pratique du but reconnues (le cardinal Alberci disait : « une chose non seulement bonne mais *nécessaire* à l'Eglise »); — des sujets recrutés dans l'élite du jeune clergé; — des ressources pécuniaires, prévues déjà pour les séminaires et pour les paroisses, et à établir pour les maisons de retraite par une caisse diocésaine alimentée par le superflu des prêtres exerçant le ministère, le produit de la chapelle annexée à ces maisons et les aumônes des fidèles; — l'absence d'opposition, soit de la part des Ordinaires, soit de la part de ceux qui n'embrassent pas la vie commune, l'entrée en communauté étant toujours libre; — la faveur et l'opportunité des circonstances; — et surtout « l'homme de l'organisation, l'homme de la direction ». Dans un septième article, Gaduel pose encore plus nettement la question : « comment s'y prendre pour donner naissance à cet institut de prêtres diocésains vivant en communauté, destinés au service des paroisses et aux autres fonctions du ministère ecclésiastique? », et il répond : « Pour faire une communauté, ce qu'il faut avant tout, c'est un *esprit commun*, — des prêtres neufs », c'est-à-dire sortis fraîchement du séminaire, — employés en de petites paroisses ou en de grandes, après « une espèce de noviciat en *une paroisse modèle* où ils puissent se perfec-

vie et les opuscules ecclésiastiques de B. Holzhauser et le succès avait été grand dans tous les séminaires de France. Avec le P. Gratry, Mgr Dupanloup soutint de toutes ses forces cette cause bientôt perdue. Mgr Lebeurrier en recueillit les meilleurs restes dans son *Union apostolique*. Mais elle ne peut pas plus se réclamer des règles d'Holzhauser que les religieuses de toutes robes ne le peuvent de la Règle de saint Augustin.

NOTE SUR LES ECRITS DE B. HOLZHAUSER

Parmi les écrits de Barthélemy Holzhauser il faut distinguer les œuvres de spiritualité pastorale, les œuvres de spiritualité générale et les œuvres portant sur des sujets extraordinaires [3].

Au premier rang des ouvrages qui concernent le ministère ecclésiastique, il faut placer les *Constitutions de l'Institut des clercs séculiers vivant en communauté*. Elles tiennent en 46 règles dans le texte primitif. Elles ont été imprimées pour la première fois en 1662 sur l'ordre de l'archevêque de Mayence et approuvées par Innocent XI en 1680. Ce recueil est divisé en deux parties : les règles proprement dites, dont plus d'une fois le texte s'inspire des Constitutions de la Compagnie de Jésus, et les exercices spirituels propres à l'Institut. Ceux-ci sont fixés pour le matin, le midi et le soir et placés dans un cadre qui en assure la solidité : manière de prier, manière de méditer, manière d'entendre la sainte messe, manière de prier sur le psautier de Notre-Dame, litanies, etc.

Le texte soumis à l'approbation pontificale en 1684 est un peu plus développé. On y retrouve, sous forme plus étendue, ce qui concerne la direction spirituelle et temporelle de l'Institut et son organisation hiérarchique. La première partie regarde le règlement des séminaires : suivant les différentes classes de jeunes gens qui le fréquentent, clercs promus aux ordres ou clercs nouvellement ordonnés. Leurs obligations y sont tracées pour les exercices scolaires aussi bien que pour les exercices spirituels et le serment de fidélité qu'ils doivent prêter. La seconde partie s'adresse aux clercs et aux prêtres qui sont dans le ministère : points substantiels de l'Institut sur la communauté de personnes et de biens, la séparation des femmes, l'obéissance au supérieur local, décanal, diocésain, archi-diocésain et général. La troisième partie s'occupe des vieux prêtres : utilité de maisons spéciales pour eux, règlement, fondations, services domestiques, etc.

---

tionner dans la vie intérieure et dans l'esprit ecclésiastique et pastoral ». Et l'auteur conclut son article par ce jugement d'histoire : « Ce furent des communautés de prêtres qui plantèrent et qui propagèrent la foi en Europe; ce sont les prêtres isolés qui l'ont laissée déchoir et presque s'éteindre; donc, tout porte à croire que de nouvelles communautés ecclésiastiques auraient seules la puissance de l'y ramener. »

3. *Constitutiones clericorum saecularium in communi viventium*, Cologne, 1662, Wurtzbourg, Dillingen, Liège, 1669; *Constitutiones et exercitia spiritualia clericorum saecularium in communi viventium*, Rome, 1680, 1684; Mayence, 1718; Ingolstadt, 1755; *Constitutiones pro spirituali et temporali directione Instituti clericorum saecularium in communi viventium*, Rome, 1684; *Synopsis Instituti clericorum saecularium in communi viventium*, Rome, 1688; Ingolstadt, 1713; *Instructiones de via perfectionis*, Rome, 1682; *Tractatus de humilitate*, Mayence, 1663, 1736 (éd. allem., Augsbourg, 1848); *Epistola fundamentalis*, Mayence, 1644; *Visiones variae, Visiones pollutorum in inferno*, Bamberg, 1784, 1794 (éd. allem., 1848); *Tractatus de discretione spirituum*, Rome, 1682; Wurtzbourg, 1684; Mayence, 1737; *Instructiones concionatoribus catholicis*, Ingolstadt, 1755; *Expositio in Apocalypsin, I-XV, 5*, Bamberg-Wurtzbourg, 1699, 1784 (éd. allem. par L. Clarac, Augsbourg, 1813); *Bartholomei Holzhauser opuscula ecclesiastica* (éd. P. Gaduel), Orléans-Paris, 1881.

En conclusion de ces Constitutions, Barthélemy Holzhauser joint une longue *Instruction sur les voies de la perfection et sur les principes pratiques de l'état clérical et pastoral.* On peut encore la diviser en trois parties : La première traite de la perfection de l'homme intérieur : elle repose sur les vertus fondamentales de foi, d'espérance, de charité avec leurs adjacentes : droiture et pureté d'intention, humilité, simplicité, prudence. Le second chapitre est intitulé : *de scientia practica et directiva boni et mali in regendo et agendo.* Il comprend trois sections : la première sur le discernement des mouvements de l'âme, la seconde sur la consolation et la désolation intérieure où il y a de larges emprunts aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, la troisième, sur le combat contre la concupiscence. La troisième partie parle du ministère pastoral proprement dit : *de cura animarum, de tradenda doctrina christiana parvulis in catechismo, de scholis vernaculis, de scholis particularibus, de predicatione Verbi Dei, de remediis quibus populus christianus ad frequentem paenitentiam sive confessionem et communionem indicatur.* Dans ce genre pastoral, on peut encore citer une série de règles pour les prédicateurs et un recueil d'observations sur la conduite à tenir avec les protestants.

Par cette seule instruction *De via perfectionis,* Barthélemy Holzhauser mérite place parmi les maîtres de la spiritualité pastorale. Le texte de ces pages est très court, mais la pensée est très dense. Ceux qui veulent en suivre l'enchaînement et la teneur y trouvent un guide ascétique très sûr et très solide. Le but est très pratique mais les principes, invoqués ou sous-entendus, sont à la fois traditionnels et nouveaux.

Malgré l'autorité de L. Clarus qui les publia, on ne pourrait en dire autant de quelques opuscules où Barthélemy Holzhauser traite de sujets qui relèvent d'une expérience très spéciale, de grâces extraordinaires dont il fut sans doute favorisé : la *Vision des impudiques en enfer,* — souvenir de jeunesse, semble-t-il — et le *Recueil des visions diverses,* composé à Laukenthal et remis à Ferdinand III, à Maximilien de Bavière et au P. Vervaux. Dans le goût de l'époque qui aime le merveilleux, et les prédictions de Joachim de Flore, en un style très énigmatique, ces pages n'offrent plus qu'un intérêt bibliographique. Chacun peut les interpréter à sa manière pour leur donner quelque objectivité. Ces 7 visions traitent : *De septem animalibus*; *de una monarchia et duabus sedibus*; *de sancto Michaele archangelo et sedibus*; *de ecclesia sponsa Dei*; *de propria persona Iesu*; *de egressione Danubii*; *de verme grandi*; *de conversione Germaniae, exprobratio vitiorum, exprobratio impoenitentiae et quomodo exprobratio revertatur.* Il n'est pas étonnant que ces visions interprétées maladroitement aient fait taxer d'illuminisme certains membres du *Bartholomäum* un siècle et demi plus tard.

A défaut du *De diligendo Deo,* pieuse exhortation à des religieuses, le *Tractatus de humilitate,* qui compte quinze chapitres, nous remet en voies plus normales. C'est encore un ouvrage de jeunesse qui remonte au temps d'études à Ingolstadt. Ce sont des méditations dialoguées entre le Christ et l'âme chrétienne dans le genre de l'Imitation de Jésus-Christ, sans en avoir toutefois la cadence des versets. La doctrine est purement ascétique; le point de vue négatif domine. On sent un jeune homme qui appréhende, prévient et maîtrise les élans de sa personnalité. La question préalable est posée en ces termes : « La véritable perfection chrétienne ne consiste pas dans la contemplation de choses sublimes et célestes mais dans la connaissance humble et vraie de ses propres misères et de ses passions naturelles ». « Le fondement de la perfection chrétienne est la connaissance de Dieu et de soi-même; elle consiste donc dans l'humiliation de soi et la glorification de Dieu seul en toutes choses. »... Au chapitre III, intitulé : *Quid sit veritas sive de cognitione Dei,* le ton s'élève un peu. « La voie de la perfection est tracée par la science de la vérité, protégée par la patience dans la charité et surélevée par le bon plaisir de Dieu en tout et partout. » Ces quelques pages **sur la véritable humilité sont rapidement écrites. L'auteur s'étend beaucoup plus**

longuement sur la fausse humilité. Il se méfie de l'émulation qui cherche beaucoup plus à surpasser les autres qu'à plaire à Dieu (c. XIII), des œuvres extérieures qui, faites avec ostentation, nourrissent l'amour-propre (c. VII), des pieux désirs qui, rêvant un martyre illusoire, passent à côté du réel (c. VIII); les humiliations elles-mêmes ainsi que la fausse pauvreté peuvent créer une équivoque. On peut se pavaner de ses échecs et de ses épreuves (c. XIV). Pour progresser en humilité, mieux vaut parfois retenir quelques biens que de les abandonner tous en une seule fois (c. XI). Pour Holzhauser l'orgueil et la vanité sont surtout erreurs de jugement, obstinations de l'amour-propre, de l'esprit propre, du jugement propre (c. XV). Aussi faut-il que la lumière se fasse à l'intérieur de l'âme par la lumière de la parole de Dieu. Mais l'âme ne peut la percevoir si elle n'est éclairée, illuminée par l'Esprit de Dieu (c. IV). C'est ce que l'auteur demande en de très belles prières en confessant sa propre misère (c. VII) ou en rendant grâces à Dieu (c. XII). Cette brève analyse laisse entendre toutes les richesses de ce traité sur l'humilité. On est frappé de la simplicité, de la sincérité avec lesquelles cette âme généreuse lutte contre elle-même. L'horizon manque d'étendue, les points de vue sont trop partiels, le ton parfois est un peu dur. Le temps fera son œuvre et dans son instruction *De via perfectionis*, Barthélemy Holzhauser reprendra la leçon pour ses disciples sous le jour pastoral.

De tous les manuscrits laissés par le fondateur des bartholomites l'*Interprétation de l'Apocalypse de saint Jean* est le plus long et le plus important. L'auteur y a consacré bien des heures de prières et d'études pendant les douze ans de Laukenthal. Cet ouvrage porte, comme le recueil des visions, la marque d'une époque et d'un genre littéraire particulier. Il n'y faut chercher ni l'exégèse, ni l'étude du sens littéral ou spirituel du livre de saint Jean. C'est le commentaire des quinze premiers chapitres, où se fondent des pages d'édification, des aperçus historiques, des développements théologiques ou apologétiques. Le texte sacré ne sert que de cadre, très souple et très factice, tantôt à des conférences spirituelles, tantôt à des essais de concordisme plus ou moins heureux. Divisé en six livres qui recouvrent de façon très inégale les chapitres de saint Jean, Barthélemy Holzhauser tente une synthèse symbolique de l'histoire de l'Eglise. Son idée directrice est celle-ci : les sept astres et les sept candélabres vus par l'Apôtre signifient les sept périodes de l'histoire de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'au jugement dernier. A ces sept périodes correspondent les sept églises d'Asie mineure, les sept jours de la création, les sept âges de l'Ancien Testament, les sept dons du Saint-Esprit. Puisque toute vie se développe en sept stades, Dieu a fixé sept périodes pour la régénération du genre humain.

Après la description de l'Eglise militante sur le modèle du Christ glorieux, l'auteur énumère six étapes de son histoire, qu'il caractérise d'un mot : le temps des semailles, des Apôtres à Néron; le temps de l'irrigation, pendant les persécutions; de l'illumination, par les Pères et les Docteurs de l'Eglise; du règne de la paix, l'établissement de l'Eglise en Europe de Léon III à Léon X; de la nouvelle ère d'afflictions signalée par le grand Schisme et l'hérésie protestante. Cette épreuve sera suivie d'une époque de fidélité ramenée par un saint pape et un grand roi. Vient enfin le temps de la désolation sous l'égide de l'Antéchrist mais son règne sera court et après la gloire et le triomphe des nouveaux martyrs et l'extirpation rapide des hérésies, ce sera le triomphe des juifs et des chrétiens qui auront survécu à l'Antéchrist.

Il n'y a aucune suite dans cette interprétation et c'est peut-être pour cela qu'on peut s'y intéresser encore aujourd'hui. L'explication des onze premiers versets du chapitre IV donne lieu à une étude sur la nature hiérarchique de l'Eglise et du règne du Christ. C'est un exposé dogmatique. Au chapitre septième, à propos **de consolations que la Providence ménage à l'Eglise militante au milieu des**

épreuves terrestres, voici un commentaire des huit béatitudes évangéliques; c'est évidemment une exhortation spirituelle. Les mauvais anges soufflant dans leurs trompettes l'erreur et le désordre, représentent les grands hérésiarques d'Arius à Luther. Celui-ci subit le plus long procès et son réquisitoire donne lieu à des tableaux de mœurs du temps et à un récit du concile de Trente. Ces applications du texte sacré au passé sont parfois assez bien justifiées. Les pronostics sur l'Antéchrist et sa lutte contre l'Eglise sont pieuses conjectures ou parfois pures fantaisies.

CONCLUSION

Telle fut la grande œuvre de Barthélemy Holzhauser. Elle s'estompe maintenant dans le passé, malgré les efforts de Mgr Dupanloup et de P. Gaduel pour la faire revivre au siècle dernier. Elle garde cependant sa place dans l'histoire de la Tradition pastorale; elle constitue une grande expérience pour le perfectionnement des institutions ecclésiastiques. Certains auteurs ont jugé trop sévèrement le fondateur des Bartholomites. Ils l'ont accusé d'avoir altéré le concept juridique traditionnel de « vie commune », de l'avoir réduite à un pur esprit de fraternité sacerdotale [4]. Ils l'ont rendu responsable de la confusion qui régnait, il y a quelques trente ans encore, à ce sujet dans le clergé français. Pour mesurer plus exactement la portée de l'œuvre de B. Holzhauser il faut la bien situer au tournant de l'histoire de la Réforme catholique en Allemagne. Le curé de Bringen n'a pas la taille d'un Pierre Damien, d'un Yves de Chartres, peut-être même pas d'un Charles Faure, c'est possible. Pour sauvegarder son idée, il se contente d'un minimum; c'est même son originalité, nous l'avons dit, de concentrer la perfection sacerdotale sur quatre points déterminés. Il relègue au second plan la cohabitation effective pour maintenir son principe essentiel, l'esprit de communauté. Mais il voit là précisément le germe fécond d'organisations futures et plus parfaites. Il connaissait sans doute l'œuvre plus complète d'un saint Philippe Néri ou d'un saint Charles Borromée; la situation de l'Allemagne n'en était pas à ce stade de l'évolution pastorale. Dans le trésor de la Tradition il saisissait à pleines mains cette richesse et l'exploitait pour lui faire rendre 30 %, 60 %, comptant qu'à l'avenir d'autres restaurateurs la remettraient en œuvre.

De nos jours, c'est surtout sous l'optique pastorale qu'on envisage la question de la vie commune dans le clergé séculier. Les évêques, les prêtres et les fidèles s'y appliquent ardemment. Si les réalisations sont encore sporadiques, elles font preuve d'un courant irrésistible.

Une grande expérience comme celle de B. Holzhauser reste une lumière pour notre renouveau moderne et c'est pourquoi il nous a semblé bon de ne pas laisser passer inaperçu le tricentenaire de sa mort.

Séminaire des Missions.
« Les Fontaines » par Chantilly (Oise).
Paul BROUTIN, S. J.

4. J. Deroux, *La vie commune du clergé séculier et le droit ecclésiastique*, Nîmes, 1938, p. 45 sq.